

BUREAUX RUE NAIN, 1,

ROUBAIX-TOURCOING :

Trois mois. 12 fr
Six mois. 23
Un an. 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

On s'abonne et on reçoit les annonces :

dernières nouvelles d'hier, le télégramme de la municipalité de Nancy, annonçant la souscription ouverte de cette ville.

Cette dernière recommandation sera certainement écoutée, mais on ne doit pas arrêter l'élan qui, parmi nous, ravive si puissamment les âmes, et les dispose à tous les sacrifices de nature à délivrer nos malheureux frères de l'Est de la présence des armées ennemies.

Les derniers avis de Versailles annoncent que M. Valentin, l'ex-préfet de Lyon, a été élu, le 26, à la table de M. Thiers, et que les députés radicaux de Lyon doivent être reçus, le 27, par le président de la République.

La chambre des députés de Berlin a adopté un projet de loi ayant pour objet d'étendre à l'Alsace-Lorraine les opérations de la Banque de Prusse.

La chambre des représentants belges a clos la discussion générale d'un projet de loi allouant au département des travaux publics un crédit spécial destiné à l'augmentation du matériel des chemins de fer.

L'HEURE DU PATRIOTISME.

C'est l'heure d'aimer son pays avec dévouement, avec passion, avec abnégation. C'est l'heure d'enterrer les dissidences, les rancunes, les préoccupations personnelles, et de ne laisser de vivant que le devoir.

terrogez le premier venu, il vous dira qu'il n'y a plus d'affaires, que toutes les existences sont comme suspendues, et que le mal de l'incertitude nous dévore.

« Quel état et quel état ! » disait Bossuet en peignant, à une heure solennelle, les contrastes d'une destinée. Quel état et quel état ! pourrions-nous dire, aussi en parlant de la France.

Et nous sommes aujourd'hui vaincus par un peuple dont les chefs n'avaient pu prendre le titre de roi qu'avec notre permission !

La France, malgré la profondeur de ses abaissements et malgré la gravité de ses dangers, peut encore se sauver ; elle n'a pas plusieurs moyens, elle en a un seul : l'accord des forces monarchiques.

« Ne dites pas que nous aurons le loisir de délibérer, le temps d'attendre ; non, ce n'est pas demain, c'est aujourd'hui

qu'il faut se décider. C'est l'heure du rapprochement complet, c'est l'heure du patriotisme. Qui dit patriotisme dit attachement au sol que la poussière de nos pères a rendu sacré.

Lorsqu'il s'agit du salut de tous, tous ont le droit de se faire entendre. Que chacun parle, et que l'opinion prenne une grande voix.

La crise où nous sommes ne ressemble à rien de ce qui apparait dans l'histoire. Tout est vacant, puisque tout est provisoire. Nous avons une Assemblée qui peut tout et qui ne conclut pas.

Nous faisons la chaîne pour éteindre un incendie ; donnons-nous la main pour empêcher que la France périsse. Depuis 1814, les gens de biens aspirent à fermer l'abîme des révolutions ; ils le peuvent aujourd'hui mieux que jamais.

(Union) POUJOLA

Le Journal de Paris, dont on connaît toute la circonspection et aux nouvelles de qui on ne saurait ajouter trop de confiance, disait hier :

Des lettres particulières que nous avons sous les yeux présentent la situation dans certains départements du Midi, comme peu rassurante. Nous ne voulons rien exagérer, mais il paraît incontestable qu'il y a là des fermentations d'agitation démagogique qui attendent qu'une occasion pour éclater.

D'un autre côté, nous lisons dans Paris-Journal :

Certains parti nos confrères ont dénoncé récemment au gouvernement la réorganisation des forces de l'armée de Paris. Nous devons aujourd'hui nous faire l'écho du cri d'angoisse et de la clameur d'alarme qui s'élève au fond de nos provinces méridionales, pour y signaler une conspiration bien autrement redoutable, en ce qu'elle dispose de ressources que les batailles de la Commune ont épuisées à Paris, et plus singulièrement criminelle en ce qu'elle tend ouvertement à détruire l'œuvre séculaire du génie gallo-latin : l'unité française.

Déjà, lors des événements qui marquèrent à Montpellier le passage de M. de Cathelineau, une lettre particulière nous avertissait que les forces révolutionnaires étaient partout coalisées, et se terminait par ces paroles significatives : « Les journaux ne diront point tout. »

Aujourd'hui, toutes les rumeurs qui nous parviennent, tous les renseignements que nous recueillons, nous portent à présager pour les provinces qui sont situées au-delà de la Loire unère de soulèvements anarchiques et de tyrannies factieuses.

Ces faits avertissent le gouvernement, et nous avertissons la France de se tenir sur ses gardes dans le cas où le gouvernement faiblirait, de se tenir sur ses gardes et d'être prête pour sa propre défense.

Que les conservateurs soient prêts pour la lutte. Sous la République, on n'est jamais mieux défendu que par soi-même. (Vraie France.)

BULLETIN QUOTIDIEN

Les membres de l'Assemblée nationale sont justement préoccupés, depuis quelques jours, du mouvement patriotique qui se manifeste dans toute la France, pour activer à l'aide de souscriptions populaires le paiement des trois milliards d'indemnité que nous devons encore à l'Allemagne.

En attendant qu'une résolution parlementaire soit prise, M. Berlet, député de Meurthe-et-Moselle, a adressé aux journaux une lettre chaleureuse dans laquelle il demande à tous ses concitoyens de concourir à la libération du territoire et signale les généreux efforts qui ont déjà été faits en vue de cette délivrance, à Nancy, à Pont-à-Mousson, à Lunéville et à Mègeville. Enfin, on a lu dans nos

FUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 29 JANVIER 1872

Jacques de Brancion

Tomte Quatrième

CHAPITRE IX.

DOUCE CAUSERIE. — INTERRUPTION VIOLENTE.

On se souvient qu'Hélène s'était séparée de Francine et avait quitté la maison de Brulard peu d'instants après avoir vu passer, sur le grand chemin, la voiture qui ramenait son frère ; mais comme elle avait avec elle la petite Paquerette qui gênait la rapidité de sa marche, elle ne put regagner le château aussi vite qu'elle l'aurait voulu, de sorte qu'elle rencontra, aux deux tiers de la montée de Saint-Révérien, Jacques qui venait au devant d'elle.

confiants dans leur mutuelle affection. A la joie de revoir son frère, se joignait en outre pour Hélène un juste sentiment d'orgueil inspiré par la pensée qu'elle le retrouvait plus digne que jamais de son admiration et de sa tendresse.

« Je l'aime beaucoup », dit Hélène en désignant du doigt la porte par laquelle venait de sortir Mme de Viéville. Elle a été bien bonne pour moi pendant votre absence, et cependant il me semble qu'elle ne l'a jamais été autant qu'en ce moment.

« J'ai des milliers de choses à vous dire, mon chère frère ; mais je ne sais par où commencer. Commencez par la première qui vous viendra à l'esprit, chère enfant, car je suis sûr que toutes auront également intéressantes pour moi. — Mais d'abord, Jacques, dites-moi combien de temps vous espérez pouvoir passer ici avant de retourner à cette vil-

laine guerre, qui m'a fait si peur pendant quelques semaines ?

« Je m'en vais bien vous étonner, Hélène... Il est possible que nous ne nous quittions plus. Hélène poussa une exclamation de surprise et de joie.

« Ah ! mon ami, que m'apprenez-vous là ! s'écria Hélène.

« Une chose qui ne doit nullement vous affliger, car elle m'est un peu près indifférente.

« Mais enfin, mon bon frère, que s'est-il passé ?

« La chose du monde la plus simple ; bien qu'elle m'ait surpris beaucoup. On veut me faire payer trop cher les grâces qu'on m'a faites, tout en me disant qu'elles m'étaient bien dues.

« Et Jacques raconta à sa sœur, dans les plus grands détails, sa conversation particulière avec le prince archi-chancelier.

« Je vous remercie, lui dit Hélène avec émotion ; — non pas, reprit-elle, de vous être refusé à engager mon indépendance, mais d'avoir su conserver la vôtre.

« J'étais sûr que vous m'approuveriez, ma sœur, dit Jacques simplement, et cela suffit à ma satisfaction. Maintenant, chère enfant, vous devez comprendre qu'il est fort possible que l'empereur, mécontent de moi, me laisse dans mes terres... Eh bien ! continuez Jacques gaiement, je suis

tout-à-fait résigné ; j'aurai payé ma dette à ma patrie, et je ne me séparai plus de vous.

« Mon Dieu ! que vous êtes bon, Jacques !... que nous allons être heureux !... Mon ami, il faudra vous marier ; j'ai besoin d'aimer quelque chose dans ce monde, mais je sens qu'il faut que ce soit quelque chose qui vous appartienne.

« La physionomie du jeune officier, de calme et souriante qu'elle était, devint triste et rêveuse ; il resta silencieux pendant quelques instants, puis il répondit à Hélène :

« Me marier, ma sœur ! à mon âge... mais vous n'y songez pas... Et puis, où trouverions-nous une personne assez raisonnable pour s'arranger de notre vie si solitaire et si uniforme ?

« Mais puisqu'elle nous semble si douce, pourquoi voulez-vous qu'il n'existe pas encore un être...

« Ah ! c'est bien différent, interrompit Jacques — d'abord nous nous aimons beaucoup, puis notre jeunesse a été soumise à des épreuves si rudes...

« Vous pourriez, interrompit à son tour Hélène, trouver une compagne dont l'enfance eût été, comme la nôtre, malheureuse et tourmentée... cela ne doit pas être rare en France aujourd'hui.

« Ne parlons pas de cela, ma sœur ; j'ignore si je changerai d'idée plus tard, mais pour le moment je désire beaucoup ne pas me marier.